

PREMIERE EDITION.

LA PATRIE

MONTREAL, 24 OCT. 1882

Courrier.

Le steamer *Parisien* de la ligne Allan est arrivé hier, à Liverpool.

Depuis samedi la ville de Winnipeg est éclairée par la lumière électrique et possède un chemin de fer urbain.

Le transport anglais *William Burt* est arrivé hier, à Halifax, venant de Portsmouth amenant un certain nombre de marins pour les vaisseaux de la station. Le *William Burt* ramènera en Angleterre l'équipage du navire naufragé le *Phœnix*.

Une dépêche de Perpignan (Pyrénées-Orientales) annonce que M. Floquet, préfet de la Seine, a été élu membre de la chambre des députés pour cette ville, contre M. Magnan, radical, par une majorité de 1100 voix.

Les derniers chefs tunisiens insurgés ont fait leur soumission à la France. Ali-ben-Omar avec 32 autres chefs est parti de Tripoli pour se rendre à la frontière. Le consul-général de France a écrit une lettre en leur faveur au général Fergani, commandant à Tunis.

Le chemin de fer transcaucasien que les Russes construisent pour relier la mer Noire à la mer Caspienne est à la veille d'être inauguré.

Il est inutile de faire ressortir l'importance de cette voie qui mettra à la portée de la Russie les richesses de l'Asie et rétablira l'antique chemin des Indes en Europe.

Les Indiens du Standing Rock, dans le Dakota, font des progrès considérables dans l'agriculture. Ils ont récolté, cette année 750 boisseaux de blé, 6,500 boisseaux d'avoine, 1,000 de maïs, et 2,000 boisseaux de pommes de terre, outre une grande quantité de légumes, de citrouilles, de melons, etc.

Une femme a tiré un coup de revolver, sur le roi Milan, de Serbie, au moment où il entrait dans la cathédrale. Le roi n'a point été atteint mais la reine Nathalie qui l'accompagnait s'est évanouie et a dû être transportée au Palais. La balle du revolver a blessé une femme au milieu de la foule.

Londres a treize mille voitures de place et n'a de stations sur la voie publique que pour trois mille. On peut donc conclure que la métropole anglaise a constamment dix mille cochers en maraude, érudant les règlements de la police qui exigent qu'un cocher n'ait pas un voyageur à conduire, se tienne avec sa voiture à une station quelconque.

Nous parlions l'autre jour du tirage des journaux français. Parmi les journaux anglais le *Daily Telegraph* est celui qui a la plus grande circulation. Son tirage quotidien est de 244,201. Après le *Daily Telegraph* vient le *Standard* avec 120,000 numéros pour chacune de ses deux éditions quotidiennes.

Le *Times* a beaucoup baissé; son tirage ne dépasse pas 50,000 exemplaires par jour.

Tous les avis s'accordent à dire que les opérations commerciales à New-York, sont de 10 à 15 p. c. plus considérables qu'elles ne l'étaient l'automne dernier, à cette époque de la saison. On sait que le commerce de la grande ville est un baromètre assez sûr de l'état des affaires dans le pays entier.

Plusieurs expéditions de grain sur le Pacifique-Nord se plaignent vivement de fraudes pratiquées à Duluth dans la pesée du grain. La différence en moins entre le point d'expédition et celui de destination atteint parfois cinquante boisseaux par wagon. Un négociant de Moorhead, H. A. Finkle, se propose d'attester une action à la compagnie du chemin de fer pour se faire payer les pertes qu'il a subies de cette manière.

Le dernier courrier de l'Indo-Chine rapporte qu'un petit français, le père Conrux a été torturé par les habitants de la Mandchourie. Après avoir été blessé à coups de revolver, le missionnaire et un de ses compagnons, un chinois, le maître d'école de la mission, ont été mis à nu et frappés. Les barbares introduisaient des poils d'ours dans leurs plaies et cherchaient à leur arracher les yeux; leurs bouches furent remplies de cendres de tabac, de salive et de boue. Répondons qu'une vengeance signalée sera tirée de ces atrocités.

M. F. X. Archambault et le comte de Vaudreuil.

Un électeur libéral du comté de Vaudreuil nous écrit pour nous demander l'opinion de *La Patrie*, au sujet de la candidature de M. F. X. Archambault, dans le comté de Vaudreuil.

La chose nous paraît si simple, que nous avons omis, jusqu'à présent, d'en dire un mot.

M. Archambault, depuis longtemps, n'est plus des autres. Il est passé armée et bagages dans le camp conservateur et la *Mincère* lui a donné l'accolade de la fraternité.

Hors, comme libéral, nous n'avons plus à nous occuper de lui. Il gravite dans l'orbite de Sénécal, et si les électeurs de Vaudreuil votent pour M. Archambault, ils enverront au parlement, un député conservateur sénécaliste. Voilà tout.

Le fait que M. Archambault n'est plus libéral est tellement notoire à Montréal, que nous avions cru que les électeurs de Vaudreuil en avaient quelque chose—surtout après sa fameuse lettre à la *Mincère*, en réponse à Sénécal, la veille de l'élection de Chamblay.

La lutte se fait à Vaudreuil, entre deux candidats conservateurs de nuances différentes :

M. Archambault, conservateur sénécaliste.

M. Lalonde, conservateur programmatique.

Si nous étions à Vaudreuil, nous ne voterions pas pour l'un ni pour l'autre. Laissons les bleus se faire la guerre ensemble et bien fou, le libéral qui fait un pas au bénéfice de l'un ou de l'autre candidat.

Voilà notre manière de voir et elle ne saurait prêter à l'équivoque.

La coalition.

Si il est vrai que la politique chimère, que nos ministres sommeillent, que nos journalistes sont aux abois, il n'en est pas moins vrai que l'air est rempli de rumeurs plus ou moins réelles et plus ou moins alarmantes.

Tandis que certains journaux conservateurs affirment que M. Mousseau n'aura pas l'appui de la faction Ross-Bouché, de son côté l'entrepreneur M. David déclare que la Province de Québec ne peut être sauvée que par l'union des meilleurs hommes des deux partis—c'est ce qui nous fait croire que M. Mousseau, pourrait bien être en quête d'alliance.

Si la coalition était disparaitre toutes les difficultés, le pays prospérerait et les déficits seraient comblés. Savez-vous, lecteurs, quel effet la coalition aurait sur le budget? Ecoutez M. David : "Le gouvernement fédéral, dit-il, et le peuple auxquels nous sommes obligés de nous adresser pour avoir de l'argent seraient mieux disposés à nous écouter s'ils nous voyaient unis..."

Ainsi nos chefs seraient donner le baiser de paix aux chevaliers du Pacifique et des Tanneries afin de permettre à ces derniers de lever de nouveaux impôts et d'obtenir du gouvernement fédéral une augmentation de la subvention provinciale.

Il y a deux ans on parlait d'un rapprochement qui aurait eu lieu entre les chefs des deux partis, où l'on se serait fait de mutuelles concessions. Dans le temps nous étions à peu près d'égal force dans la chambre et la situation n'était pas désespérée; le chemin de fer du Nord n'était pas vendu et les huit millions d'emprunt n'étaient pas votés et il y avait encore possibilité d'équilibrer les finances au moyen d'économie et de retranchements.

Nous pouvions discuter alors l'opportunité d'aider nos adversaires à développer le programme du gouvernement Joly, moyennant leur assentiment à l'abolition du conseil législatif. Nous aurions ainsi sauvé la province de Québec de la banqueroute et fait un pas vers le progrès en abolissant la chambre haute.

Mais je ne demande quel avantage il y aurait aujourd'hui pour le pays et pour le parti de nous allier à nos adversaires?

Devons-nous prendre en considération les raisons données par M. David? Elles sont, pour le moins ridicules, car si les conservateurs ne peuvent pas obtenir de leurs amis trop d'Ottawa les faveurs on leur droits qu'ils réclament, va-on préciser que les libéraux seront plus heureux? Le réducteur de la *Tribune* croit que le peuple nous accordera plus facilement de l'argent si nous sommes unis. Mais M. David oublie que le peuple s'est prononcé le 22 décembre dernier. Il avait à choisir entre des hommes sans tâche, Marchand, Langelier, et la clique Sénécal-Danvers et Cie. Nous lui avons prouvé que qui arriverait à lui choisir pour mandataires les candidats de Sénécal. La majorité se déclara prête à en supporter toutes les conséquences, et donna carte blanche aux conservateurs leur déclarant qu'elle approuvait pleinement ce qu'ils avaient fait et qu'ils pouvaient continuer leur œuvre comme par le passé. C'est ce que la clique a parfaitement compris, elle a continué son œuvre, elle a empoché les millions et le peuple n'a pas encore murmuré.

M. Mousseau ne devrait pas se gêner. J'ai raison de croire qu'il ferait comme ses devanciers s'il ne craignait que la réaction arrivât. Nous n'avons plus les mêmes ressources, les dépenses ont augmenté, et il s'aperçoit que la seule issue qui lui reste pour sortir de l'impasse où l'ont conduit ses prédispositions est l'opposition de la TAXE DIRECTE. Mais le premier ministre a peur que le peuple ne se réveille et dénonce un chef qui n'est que le trompé et pillé; il croit que ce serait là le naufrage de la barque conservatrice.

Et M. David voudrait que nous, libéraux, qui avons lutté de toutes nos forces depuis quinze ans contre ceux qui dilapidaient les deniers publics nous participions avec eux à la responsabilité d'imposer de nouvelles taxes au peuple? Les libéraux—nos prétendus amis du peuple—ont renoncé leur passé et fait fi de leurs principes en échange de quelques portefeuilles.

M. David a tant de sympathies pour M. Mousseau qu'il serait prêt à

compromettre—je devrais dire ruiner—le parti libéral pour sauver son ami; mais heureusement qu'il n'est pas en son pouvoir de le faire; la seule coalition qui pourrait mener à bon fin, est accomplie depuis qu'il appuie Sir John à Ottawa et M. Mousseau à Québec.

Le pays ne profiterait en rien du sacrifice que l'on nous propose, et nos chefs sont trop désintéressés pour se laisser alimenter par les promesses qu'on leur fait.

Les libéraux sont prêts à faire leur devoir dans l'opposition et dussent-ils y demeurer cinquante ans, ils ne déserteront pas leur poste. Quelques libéraux ont peut-être grossi les rangs ministériels, mais ils y seront élevés en tant qu'ils seront utiles. Le règne des traîtres n'est jamais bien long.

UN LIBÉRAL.

Bulletin électoral.

DEUX MONTAGNES.

Voici les majorités pour chacun des candidats :

Beauchamp, Champagne. 118

St-Benoît... 48

St-Camille... 49

St-Joseph... 22

St-Hermas... 41

St-Pierre... 22

St-Augustin... 39

St-Monique... 63

St-Étienne... 249

St-Colomban... 29

Oka... 5

Maj. Beauchamp... 172

Dans plusieurs paroisses où M. Beauchamp avait la majorité, notamment dans St-Benoît et St-Camille, des bulletins ont manqué, ce qui a réduit cette majorité.

La lutte s'est faite sur la question de l'indemnité des députés et sur celle de la vente du chemin de fer du Nord. M. Champagne avait été élu par une majorité de 92. Maintenant M. Beauchamp l'emporte par au-delà de 172.

Le programme de M. Beauchamp est d'un *fair play* au ministère Mousseau.

VAUDREUIL.

Hier, présentation des candidats, M. F. X. Archambault, avocat, de Montréal, de Le Lalonde, de Rigaud, et M. McCabe.

LAVAL.

Hier, en posé la candidature de M. Leblanc et de M. Bastien, conservateurs. M. A. Guimot, M. P., et le sénateur Bellerose appuient la candidature de M. Leblanc.

CAUSERIE.

DES TITRES. — Caline — Jos. Prudhomme — Gaudin — Tanguay — Dumont — M. Ernest — M. Alphonse.

Chaque pays possède ses types mis chaque jour en relief par les journaux et les anecdotes; leur nom est immuable comme un principe de mathématique. Bien des gens aujourd'hui célèbres auront disparu de la mémoire de nos descendants, quand les Dumont, Tanguay, Gaudin, Jos. Prudhomme et autres, seront encore vivants et amuseront le public de leurs lazzis.

Cela est connu du reste, car chacun de ces noms est l'incarnation vivante de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les jours et qui existent éternellement. En France on a pu dire que le nom de Caline est une réclamation, une détermination est prise. — La quelle? — Ma foi, je consentirai à appeler ma comédie, M. Alexandre!

Je demande pardon au lecteur de m'être étendu un peu longuement sur ces quelques portraits des types que l'on rencontre si souvent dans la vie. Mais on ne saurait trop les connaître, et s'il vous prenait fantaisie d'éliminer de la société les Caline, Tanguay, Jos. Prudhomme, Tanguay, Gaudin et autres, vous verriez qu'il ne resterait pas grand chose.

MAURICE O'REILLY.

NOTRE FEUILLETON.

LE SOURQUET.

Épisode de la conquête du Canada par les Anglais.

PAR GUSTAVE AYTHARD.

Nous avons reçu de Paris, et nous commençons à publier demain, ce nouveau roman de Gustave Aythard qui vient d'être obtenu un si grand succès en France. Le premier, en Amérique, notre journal publiera en feuilleton ce récit étonnant qui doit intéresser tous les Canadiens français. C'est une page glorieuse que le grand roman d'un auteur consacré à notre pays et nous sommes certains que nos lecteurs nous sauront gré de leur en servir la première édition au Canada. On pourra juger de l'intérêt du livre par les tables des chapitres que nous empruntons aux deux volumes qui composent le *Sourquet*.

VOL. I

RENÉ I. VITRE.

I.—Dans lequel le lecteur fait connaissance avec certains personnages importants de cette histoire.

II.—On nous héros apparaît de profil.

III.—La lettre de René à son père.

IV.—Le héros se présente.

V.—Chapitre un peu sérieux, mais qui est indispensable de lire pour l'intelligence des faits qui vont s'en suivre.

VI.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

VII.—On l'armée française se met à la recherche des forces anglaises.

VIII.—On la situation se tend.

IX.—Dans lequel le Sourquet se des- saine.

X.—Qui traite de la reddition des forts de Chongon.

XI.—Dans lequel le comte de Vitre s'éveille.

XII.—On le comte de Vitre commence à avoir une idée d'espérance.

XIII.—Ce qui se passe au portage de l'Y.

XIV.—On le comte de Vitre cherche toujours à s'échapper.

XV.—Qui prépare certains événements graves.

faissent des remarques qu'il croit magnifiques de profondeur et de raison- nement. Je lisais l'autre jour dans une de ses revues, qu'il avait écrit à son fils, un enfant à deux têtes, il dit en matière de consolation : "Voyons, ma jeunesse, console-toi en te disant qu'il n'aurait pas eu d'avantage, ou n'en avait pas du tout, ce qui est encore plus grave."

GAUDISSART est le monsieur que je vous souhaite le moins de rencontrer, il représente le comte—le voyageur qui croit les hôtels, remplit la salle de l'éclat de sa voix, qui à tout vu, tout fait; qui connaît tout mieux que per- sonne, qui se plaint de la cuisine, trouve le vin aigre, plaie les imper- fections physiques de la servante, et vous assume du récit de ses bonnes fortunes. Aussi les maîtres d'hôtels fatigués par ces insupportables person- nages, les ont si surnommés avec jus- tesse "les tyrans de table d'hôte."

DUMONT, c'est le fantassin de l'armée française; le piquetier! Bon enfant, naïf, arrivant de la campagne, s'étonnant de tout ce qu'il voit, et fai- sant des questions à son sergent qu'il considère comme un oracule. On lui apprend à lire et il a pas mal de peine à comprendre le pluriel des verbes. "Sergent, fait-il enfin en se grattant la tête, vous me dites que quand le nom est au pluriel, il faut mettre e, et à la fin du verbe, comment se fait il alors que l'autre jour dans un livre de morale j'ai vu cette phrase : "aperce- vers me domine?" c'est pourtant du plu- riel, "les asperges me dominent?" Et savez-vous ce que répond le sergent qui est lui-même bien embarrassé : "que vous saurez faciliter Dumont qu'il y a une exception pour les légu- mes." Et Dumont est enchanté de la réponse.

Je n'ai jamais su pourquoi on a donné le surnom de M. ERNEST à la catégorie des petits messieurs pim- pants, coquets, qui ont l'admiration des femmes et le terreur des maris. M. Ernest, c'est le cousin de Madame. M. Ernest est l'ami de cœur de Melle N. M. Ernest, c'est le monsieur qui passe tous les jours à la même heure en élegant de l'œil, devant l'a- telier des petites modistes.

Je ne vous parlerai pas du type ré- pugnante que l'on appelle M. ALPHONSE, race vivace et nombreuse comme celle du poisson dont elle a pris le nom. C'est à la suite d'une splendide étude dramatique d'Alexandre Dumas fils, représentée à Paris, il y a quelques années, et intitulée M. Alphonse, que ce nom est resté à nos vilains per- sonnages. Je me rappelle d'une anecdote que l'on citait à l'époque. Alexandre Dumas était très embarrassé de savoir quel nom il donnerait à son héros de son drame; combien de fois il fut obligé de le changer, c'est innombrable pendant les répétitions prélimi- naires, les réclamations pleuvaient comme la grêle au jour d'orgue. Un moment il avait appelé son drame M. Adolphe. "Y songez-vous, lui dit le nom du chef du pouvoir exécutif?" (M. Thiers était alors président de la République). Il le changea en celui de M. Jules. On lui fit observer alors qu'il y avait terriblement de Jules parmi les hauts personnages politiques du moment. Enfin après beaucoup de tâtonnements il se décida à baptiser son héros du nom d'Alphonse. "Et c'est bien la dernière fois que je chan- ge," ajouta Alexandre Dumas, car si l'on lui fait encore une réclamation, une détermination est prise. — La quelle? — Ma foi, je consentirai à appeler ma comédie, M. Alexandre!

Je demande pardon au lecteur de m'être étendu un peu longuement sur ces quelques portraits des types que l'on rencontre si souvent dans la vie. Mais on ne saurait trop les connaître, et s'il vous prenait fantaisie d'éliminer de la société les Caline, Tanguay, Jos. Prudhomme, Tanguay, Gaudin et autres, vous verriez qu'il ne resterait pas grand chose.

MAURICE O'REILLY.

NOTRE FEUILLETON.

LE SOURQUET.

Épisode de la conquête du Canada par les Anglais.

PAR GUSTAVE AYTHARD.

Nous avons reçu de Paris, et nous commençons à publier demain, ce nouveau roman de Gustave Aythard qui vient d'être obtenu un si grand succès en France. Le premier, en Amérique, notre journal publiera en feuilleton ce récit étonnant qui doit intéresser tous les Canadiens français. C'est une page glorieuse que le grand roman d'un auteur consacré à notre pays et nous sommes certains que nos lecteurs nous sauront gré de leur en servir la première édition au Canada. On pourra juger de l'intérêt du livre par les tables des chapitres que nous empruntons aux deux volumes qui composent le *Sourquet*.

VOL. I

RENÉ I. VITRE.

I.—Dans lequel le lecteur fait connaissance avec certains personnages importants de cette histoire.

II.—On nous héros apparaît de profil.

III.—La lettre de René à son père.

IV.—Le héros se présente.

V.—Chapitre un peu sérieux, mais qui est indispensable de lire pour l'intelligence des faits qui vont s'en suivre.

VI.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

VII.—On l'armée française se met à la recherche des forces anglaises.

VIII.—On la situation se tend.

IX.—Dans lequel le Sourquet se des- saine.

X.—Qui traite de la reddition des forts de Chongon.

XI.—Dans lequel le comte de Vitre s'éveille.

XII.—On le comte de Vitre commence à avoir une idée d'espérance.

XIII.—Ce qui se passe au portage de l'Y.

XIV.—On le comte de Vitre cherche toujours à s'échapper.

XV.—Qui prépare certains événements graves.

VOL. II

RENÉ II. VITRE.

I.—Comment on voyageait au Canada au temps de la domination française.

II.—On le Sourquet commence à soupçonner que Martha de Preuil lui porte un certain intérêt.

III.—On Nigamon croit avoir fait une affaire.

IV.—On Nigamon et ses compagnons passent un mauvais quart d'heure.

V.—Comment le comte René de Vitre rencontre le Sourquet et ce qui en résulte.

VI.—Comment le Sourquet fait des- cribement surpris quand il apprend que M. de Vitre veut retourner au Canada.

VII.—On le Sourquet fait une surprise à Martha de Preuil.

VIII.—Dans lequel le Sourquet se des- saine.

IX.—Comment vingt mille Anglais attaquent le fort Carillon et sont fait prisonniers.

X.—Comment les Anglais sont fait prisonniers par les Français.

XI.—On le Sourquet s'assemble de plus en plus dans notre malheureux comté.

XII.—Comment M. Bigot fit une pro- messe à son fils.

XIII.—Comment malgré des forces écrasantes le général Wolf perdit la bataille de Montmorency.

XIV.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XV.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XVI.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XVII.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XVIII.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XIX.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XX.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXI.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXII.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXIII.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXIV.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXV.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXVI.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXVII.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXVIII.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXIX.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXX.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXXI.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXXII.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXXIII.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXXIV.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXXV.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXXVI.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXXVII.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXXVIII.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XXXIX.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XL.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XLI.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XLII.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XLIII.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XLIV.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

XLV.—On le comte de Vitre se réveille et s'endort sans le vouloir.

